

Simone MAZAURIC

**RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NÎMES**

Discours de bienvenue
de Monsieur Robert CHAMBOREDON
Président de l'Académie.

Remerciements
Madame Simone MAZAURIC
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Yvon PRADEL

Vendredi 14 novembre 2014

DISCOURS DE BIENVENUE DE
M. Robert CHAMBOREDON
Président de l'Académie

L'ordre du jour appelle la réception de Madame Simone Mazauric, succédant au XII^{ème} fauteuil à M. Yvon Pradel devenu membre résidant honoraire.

Le président Robert Chamboredon souhaite la bienvenue à Madame Simone Mazauric en ces termes :

« [...] Tant qu'il tint bon, on n'y prit point garde. Mais il se mit à boiter d'un pied, et on commença à dire que c'était un bon fauteuil. Il boita ensuite de trois pieds, grinça du quatrième et devint presque manchot des deux bras. C'est alors qu'on s'écria : "Quel solide fauteuil !" On admirait que, n'ayant pas un bras vaillant et pas une jambe d'aplomb, il gardât figure de fauteuil, se tînt à peu près debout et fit encore quelque service. Le crin lui sortit du corps, il rendit l'âme. Et quand Cyprien, notre domestique, lui scia les membres pour le mettre au bûcher, les cris d'admiration redoublèrent : " L'excellent, le merveilleux fauteuil ! [...] Quel vénérable et robuste fauteuil !" En réalité c'était un fauteuil mort . »

« Ô que nenni ! – s'exclama l'homme de théâtre – il n'est point mort, tant s'en faut ! En tenant pareils propos, Anatole France commet un crime bien pire que celui de Sylvestre Bonnard. Et si Molière a poussé le jeu à sa dernière extrémité, point n'est besoin de généraliser... Et d'ailleurs, n'est ce pas à une chaise, percée ou non, qu'Argan fait à maintes reprises référence ? »

Madame,

Si nous avons l'honneur et le plaisir de vous recevoir ici et maintenant au sein de notre compagnie, il est bien vrai qu'en sus de vos mérites personnels, qui sont grands, vous le devez à la sagesse, à la délicatesse, à l'altruisme de notre confrère, Monsieur Yvon Pradel, qui en est devenu membre honoraire. Ce vœu exaucé, j'ai la certitude, connaissant son admiration pour Molière et la verve qui l'anime, qu'il va donner une suite à *L'École des femmes* et à celle *des maris*, en écrivant *L'École des académiciens*, et nul ne doute que vous y tiendrez un beau rôle ; car si quelqu'un mérite d'être membre de l'Académie de Nîmes, c'est bien vous.

Il suffit, pour s'en convaincre, de consulter la liste de vos publications, à commencer par l'intitulé de votre thèse de doctorat : *Savoirs et philosophie à Paris dans la première moitié du XVII^{ème} siècle. Les conférences du Bureau d'adresse de Théophraste Renaudot (1633-1642)*. Initiées par le fondateur de ce bureau de placement multifonctionnel et de *La Gazette*, protestant converti au catholicisme qui œuvra dans l'action caritative sous l'influence du père Leclerc du Tremblay, alias le père Joseph, lesdites conférences contribuèrent à la circulation du savoir et des idées dans les années 1630 qui virent la condamnation de Galilée et la parution du *Discours de la méthode* de Descartes ainsi que la fondation de l'Académie française sur fond de crise épistémologique alors que se profilait la querelle des Anciens et des Modernes.

Parmi la dizaine d'articles que vous avez consacrés aux académies et aux académiciens du Grand Siècle et de celui des Lumières, citons : « Aux origines du mouvement académique en France : proto-histoire des académies et genèse de la sociabilité savante (1617-1666) » ; « Académies de l'âge baroque et Académie royale des sciences : quelle continuité ? », ou encore « Les relations académiques de Jean-François Séguier à partir de sa correspondance » et je pourrais allonger la liste...

Je n'aurais garde d'oublier l'intérêt que vous avez porté au neveu des frères Corneille, l'auteur, entre autres, des *Entretiens sur la pluralité des mondes* et des *Histoires des oracles*, autrement dit Bernard de Fontenelle (1657-1757) qui fut membre de l'Académie française, de l'Académie royale des Inscriptions, secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences, et auquel vous avez consacré un ouvrage ainsi que plusieurs articles. Inutile d'être davantage prolix : vous baignez, intellectuellement parlant, dans le milieu académique.

*

Non pour autant que vous en soyez issue. C'est le mois suivant la capitulation du Japon que vous naquîtes à Nîmes, rue Gautier, à équidistance des rues Baduel et Vaissette ; rien d'étonnant aussi à ce que votre père, maçon de son état, provienne d'une famille protestante originaire de Pont-de-Montvert, tandis que votre mère, couturière, était de confession catholique. Peut-être que votre goût pour la spéculation intellectuelle et l'histoire des idées y a

partie liée... Mais revenons à Henri Gautier (1660-1737), ce fils de cardeur huguenot, qui abjura entre les mains de Mgr Fléchier, et fut docteur en médecine, ingénieur de la marine et de la province de Languedoc, inspecteur des Ponts et Chaussées, et auteur d'une quinzaine d'ouvrages, traités et dissertations, tant sur la peste que sur les chemins, les ponts, les fortifications, les armes à feu, l'histoire de Nîmes et de ses antiquités, ou encore la géologie. Un éclectisme de bon ton, caractéristique des savants d'alors vers l'étude desquels vous avez dirigé vos pas.

Philosophe de formation, vous vous êtes très vite intéressée à l'histoire des sciences, décrochant, une fois la licence en poche, un diplôme d'études supérieures consacré précisément à *L'Histoire des sciences dans l'épistémologie de Bachelard*. Après une dizaine d'années d'enseignement dans le secondaire, en tant que maîtresse auxiliaire, votre rencontre avec l'historien de la Révolution française, Claude Mazauric – dont je salue la présence –, qui enseignait à l'université de Rouen et dirigeait les Éditions sociales, fut déterminante, tant pour votre vie privée que pour votre carrière d'enseignante et de chercheuse. Adjointe d'enseignement, capétienne, agrégée, docteur, vous avez rejoint l'Université où vous fûtes successivement maître de conférences et professeur, terminant votre *cursus* à l'université de Nancy II avec un détachement à Paris VI (Jussieu) où vous avez œuvré à la mise en place des formations sciences-philosophie et

sciences-histoire. Professeur émérite des universités, vous mariez à merveille le principal trait de votre caractère, la persévérance, et ce que vous estimez être votre défaut majeur : la tendance à temporiser.

Il y a de cela cinq ans, vous avez publié une *Histoire des sciences à l'époque moderne* qui fait autorité et dont je ne saurais trop ici recommander la consultation. Vos lecteurs y percevront sans doute l'influence de vos maîtres à penser : Bachelard – déjà cité –, Alexandre Koyré et Georges Canguilhem, sans oublier Platon, Aristote pour ses écrits scientifiques, Descartes ou Rousseau. Et si vous avez pris quelque distance avec l'œuvre de Jean-Paul Sartre, ou certaines affirmations de Michel Foucault, l'un et l'autre ont enrichi votre réflexion, tout comme « Pompon-Newton », ainsi que l'avait baptisée Voltaire – tout un chacun aura reconnu Émilie du Châtelet – qui est votre héroïne dans l'histoire. Ils y verront, assurément, comment a émergé, entre la seconde moitié du XV^e siècle et la fin du XVIII^e siècle, avec – entre autres – la loi de la chute des corps de Galilée, l'invention de la géométrie analytique de Descartes, la loi de l'attraction universelle de Newton, ou la découverte de l'oxygène par Lavoisier, une nouvelle conception de la rationalité et de la scientificité avec, pour corollaire, l'essor de la physique, des mathématiques et de la chimie qui précéda celui des sciences humaines susceptibles de s'écrire elles aussi, si nous en croyons Condorcet, en langage mathématique.

**

« Serait-ce à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit-être soumise à nos lois ? » s'interrogeait Jean-Jacques Rousseau dans la lettre qu'il adressa à Voltaire le 18 août 1756 pour accuser réception de son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, avant de souligner la part de responsabilité des sociétés humaines dans leurs malheurs et d'exprimer sa foi dans la « Providence bienfaisante ».

Les Temps modernes virent, il est vrai, avec l'Humanisme, l'éclosion d'une conception scientifique du monde. Dans son *Discours de la dignité de l'homme*, publié en 1486, Pic de la Mirandole place dans la bouche de Dieu, s'adressant à Adam, les propos suivants : « Toi que ne limite aucune borne, par ton propre arbitre, entre les mains duquel je t'ai placé, tu te définis toi-même. » Admirable déclaration d'indépendance de l'homme auquel s'ouvraient d'infinies possibilités, au nombre desquelles la conquête des attributs divins que constituaient l'omniscience et la toute-puissance. Francis Bacon, avec le *Novum Organum scientiarum* (1620), puis Galilée qui proclama l'universalité du langage mathématique, fournirent les moyens devant permettre aux hommes d'étendre leur empire sur la matière et de soulager, partant, leur condition. Nous étions alors bien loin de l'idéal de mesure des Grecs et de l'humilité prônée par la doctrine chrétienne.

D'aucuns s'inquiétèrent de l'audace leur pensée (Descartes), et il en fût pour s'effrayer du déchaînement

de Prométhée, des prétentions de la raison et de la science modernes considérant comme nul et non avvenu tout ce qui ne serait pas objectivable et calculable ou, pour reprendre les mots d'Edmund Husserl prononcés en 1935, à l'occasion de conférences prononcées à Vienne et Prague, « de la substitution par laquelle le monde mathématique des idéalités est pris pour le seul monde réel ». Ainsi, Jonathan Swift, dans le *Récit complet et véridique de la bataille livrée vendredi dernier entre les Livres Anciens et les Livres Modernes de la Bibliothèque Saint James* publié en 1704, ou encore Giambattista Vico dans la conférence intitulée *La Méthode des études de notre temps* qu'il présenta quatre ans plus tard à Naples : « Tout se passe désormais – déclara-t-il – comme si les jeunes gens devaient sortir des Académies pour entrer dans un monde des hommes qui serait composé de lignes, de nombres et de signes algébriques ». Quant à Rousseau, bien avant la *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant, n'écrivait-il pas, dans sa lettre à Voltaire précédemment citée : « Je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité. »

Ce n'est le moindre de vos mérites, Madame, de vous interroger, dans vos travaux d'historienne, sur l'essence de la scientificité, la nature et la valeur de la connaissance scientifique, le caractère universel ou temporel des théories qui s'y rapportent alors que nous nous demandons, aujourd'hui, à la suite du bond en avant accompli par les sciences et les techniques, dans quelle

mesure la liberté des êtres humains est compatible avec la souveraineté de la science, jusqu'où doit être poussé le dépassement de soi sans nous sentir menacés par nos propres entreprises, qu'émerge une prise de conscience des dérèglements dont nous subissons les effets, que s'élèvent des voix pour réclamer une éthique afin d'empêcher que le pouvoir dont nous disposons se transforme en malédiction pour nos sociétés, voire même de « sauver l'obscur » (Alain Finkielkraut)... Prendre conscience de notre finitude, s'imposer des limites, accepter la diversité comme une richesse, peuvent y aider. « La pluralité est la loi de la terre », écrivait Hannah Arendt, et son maître à penser – et plus encore – Martin Heidegger, ne déclarait-il pas, il y a de cela quarante-cinq ans : « La pensée qui calcule ne nous laisse aucun répit et nous pousse à aller d'une chose à la suivante. La pensée qui calcule ne s'arrête jamais, ne rentre pas en elle-même. Elle n'est pas une pensée méditante, une pensée à la poursuite du sens qui domine dans tout ce qui est. Il y a ainsi deux sortes de pensée dont chacune est à la fois légitime et nécessaire. La pensée qui calcule et la pensée qui médite. » La quête du sens de ce que nous entreprenons doit contribuer à celle du bonheur auquel nous aspirons, et pour vous, Madame, à la sérénité qui vous est chère.

Dans la réponse qu'il adressa à Condorcet, le 3 août 1774, pour le remercier de sa proposition d'associer l'Académie de Nîmes à celle des Sciences de Paris, Jean-

François Séguier, après avoir rappelé qu'à l'origine, elle n'était qu'une « Académie des belles-lettres », précisa que depuis sa « reconnaissance » en 1752, elle avait étendu « à la physique, à l'histoire naturelle, aux sciences utiles et aux arts » sa « sphère » d'activité avant d'ajouter : « on y montre d'abord beaucoup d'ardeur, on fait beaucoup de promesses de travailler, mais cette ardeur se ralentit ; peu de personnes veulent s'assujettir à composer des ouvrages suivis [...] Tout se réduit à trois ou quatre personnes dont on peut espérer des mémoires relatifs à leur goût particulier. » En vous recevant en son sein, notre compagnie s'honore d'accueillir la quinzième académicienne parmi ses soixante membres ordinaires ; soit une proportion (25 %) bien supérieure à celle de l'Académie française et nous nous en réjouissons. Ce d'autant que les académiciennes font preuve d'un dynamisme et d'une activité de bon aloi dans les diverses tâches qui nous incombent, et je me permets d'ajouter que nous sommes infiniment plus actifs que nos lointains prédécesseurs... Nous avons l'intime conviction, et nous n'en doutons pas une seconde, que vous contribuerez d'importance, en femme savante que vous êtes, à l'enrichissement de nos travaux, qu'il s'agisse de Claude Guiraud ou de l'abbé Paulhan qui vous occupent fort présentement..

Libre penseuse, respectueuse des croyances d'autrui, vous maintenez une distance critique à l'égard de celles et de ceux dont les idées sont proches des vôtres. Voilà qui vous honore. Mais alors, si le respect est la

qualité que vous appréciez le plus chez vos amis, si vous méprisez les hommes politiques qui ne tiennent pas leurs promesses – cela existerait-il ? –, si votre nom favori est « Espérandieu », si la réforme que vous estimez le plus est de droit de vote des femmes, et puisque le blanc est votre couleur préférée, n'est-ce pas le comte de Chambord qui devrait être votre « héros dans la vie réelle » au lieu et place de Che Guevara ? D'ailleurs, est-ce bien un hasard si les postes d'enseignante où vous avez exercé dans la région parisienne sont situés à Dammarie-les-Lys, Vincennes et Saint-Denis ? N'est-ce pas à Rouen, où vous fîtes votre entrée à l'université, que fut édifiée pour François I^{er}, en 1517, une des premières, sinon la première statue équestre royale française ? N'habitez-vous pas, rue Notre-Dame, à deux pas de la place de la Couronne ? Et l'iris, dont de savants érudits affirment qu'il est – dans sa variété des marais – à l'origine du blason des rois de France, n'est-il pas votre fleur favorite ? Il y a là, me semble-t-il, matière à réflexion... Je vous concèderais, nonobstant, que la barbe du Che n'était pas taillée à la façon d'Henri IV ou de François-Joseph, pas même à celle de Gambetta, et que tous deux, quoiqu'exilés, ne finirent pas vraiment leurs jours dans les mêmes circonstances...

Vos parents et amis qui nous honorent ce jour de leur présence, et que nous saluons, savent combien lire et écrire est votre occupation favorite avec le jardinage. Aussi, vous passez une partie non négligeable de l'année avec Claude, votre époux, à Collorgues, l'Illiers-Combray de

la fervente proustienne que vous êtes et qui n'a sans doute pas manqué, en s'y rendant ou en en revenant, de songer à *La Route d'Uzès* ou au *Paysage à la charrue* peints par Nicolas de Staël et Georges Braque respectivement, dans les années 1950. À moins que ce ne soit *Engagement et distanciation* de Norbert Élias ou encore *Mort à Venise* de Luchino Visconti, voire même *L'Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar qui défilent devant vos yeux sur fond de paysage de garrigues...

*

Et puisque la solitude serait votre plus grand malheur, sachez, Madame, que vous comptez désormais pour la dissiper, le cas échéant, cinquante-neuf consœurs et confrères, et davantage encore de membres correspondants de notre Académie, qui sont heureux et fiers de vous recevoir en ce théâtre, au fauteuil de Monsieur Yvon Pradel, au moment où la mission *Rosetta* permet d'espérer des avancées spectaculaires dans la connaissance des origines des planètes et de la vie, alors que nous venons d'apprendre le décès d'Alexandre Grothendieck qui fut un des plus grands mathématiciens du XX^e siècle, réfugié en France à la fin des années 1930, où il fut incarcéré, avec sa mère, dans le camp de Rieucros (Mende), bien avant de rejoindre le CNRS et d'enseigner à l'université des Sciences de Montpellier.

En notre nom à tous, permettez-moi, chère consœur, de vous souhaiter chaleureusement la bienvenue.





REMERCIEMENTS

de Madame Simone MAZAURIC

Éloge de son prédécesseur

Monsieur Yvon PRADEL

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames les académiciennes et messieurs les
académiciens,

Permettez moi de commencer par vous remercier de me recevoir dans cette académie, et par adresser un merci plus particulier à Michèle Pallier, à Gabriel Audisio et à Robert Chamboredon qui ont encouragé et soutenu ma candidature.

Pour mes premiers pas dans cette institution, j'ai la charge - qui est aussi un honneur - de procéder à cet acte rituel de la vie académique qui consiste, pour l'académicien nouvellement élu, à prononcer l'éloge de celui qui l'a précédé au fauteuil qu'il va occuper à son tour. Ce moment est un moment fort, et solennel puisqu'il est, habituellement, le moment où l'institution rend hommage à celle ou à celui dont la mort l'en éloigne à jamais. En ce qui me concerne, j'ai la chance très particulière de devoir prononcer l'éloge, en sa présence, d'un académicien bien vivant mais qui a choisi de renoncer à sa fonction de membre résidant pour accéder à l'honorariat : le caractère empreint de gravité et de recueillement de l'exercice en est fortement et heureusement atténué. Et je vais pouvoir en outre m'adresser directement à mon prédécesseur.

Il est à peine besoin, Yvon Pradel, de vous présenter au public et *a fortiori* aux académiciennes et aux académiciens ici réunis. Vous êtes en effet membre résidant depuis 1994 de l'Académie de Nîmes (après en avoir été durant

trente ans membre correspondant), et vous avez en outre présidé aux destinées de la compagnie durant l'année 2003-2004. Toutefois, si ce titre d'académicien constitue certainement l'un de vos titres les plus honorifiques, vous êtes avant tout connu à Nîmes, et cela bien au-delà du cercle de l'Académie, pour avoir fondé et dirigé durant cinquante ans la Compagnie des Arènes, une troupe de théâtre qui vous a permis d'exercer vos multiples talents d'auteur, de metteur en scène, d'acteur et de directeur de troupe. C'est pourquoi sans doute dans son discours de réception en 1994, le regretté Christian Liger, qui exerçait alors la fonction de président de cette académie, et qui vous y accueillait, vous avait qualifié de « phénomène sociologique », et, à l'occasion de la célébration la même année du quarantième anniversaire de la Compagnie des Arènes, il vous avait cette fois qualifié de « monument nîmois ». Cette seconde formule, pour flatteuse qu'elle soit, si l'on songe aux édifices exceptionnels qui constituent le patrimoine architectural de notre ville, présente cependant à mes yeux le défaut de figer en quelque sorte votre image, alors que votre parcours se caractérise bien au contraire par son inépuisable dynamisme, comme je vais tenter de le montrer. Car même si vous êtes ici connu de tous, je voudrais rappeler - c'est la règle - les principales circonstances de votre vie, qui ont fait de vous précisément à la fois ce phénomène sociologique et ce monument nîmois célébrés par Christian Liger.

Vous êtes né à Saint Chinian, dans l'Aude, en 1926. Votre père, devenu employé des chemins de fer, était issu, selon vos propres mots, d'une famille de paysans pauvres et incultes. A dix ans, vous entrez au petit séminaire Saint Roch, à Montpellier. C'est là que vous découvrez le théâtre puisque vous y montez un premier spectacle, le *Malade imaginaire* de Molière, le premier d'une longue liste. Vous renoncez par manque de vocation à l'engagement dans la vie religieuse, et après un passage par les classes de première supérieure du lycée de Montpellier, vous entamez des études de lettres sanctionnées par un Diplôme d'études supérieures, consacré au poète Paul Valéry. Vous êtes nommé professeur de lettres à Nîmes au lycée Duhoda après une courte année passée à Oyonnax et vous exercerez cette fonction sans discontinuer jusqu'à votre départ à la retraite en 1990. Toutefois, même si vous n'avez jamais cessé d'exercer la profession d'enseignant, même si cette profession a donc représenté une part importante de votre vie, votre passion véritable est celle du théâtre qui vous a conduit déjà, après vos premières expériences montpelliéraines, à monter à Oyonnax deux spectacles et, de retour à Nîmes, après cette brève parenthèse, à vous joindre dans un premier temps à la troupe « Théâtre et Culture », une troupe de théâtre amateur dirigée par madame Carmen Déchery, professeur au lycée Feuchères, troupe dans laquelle déjà vous tenez tous les rôles : vous mettez en scène, vous jouez des pièces et vous en écrivez : *Le Jury*, *Le disque cassé*, *Le Gaulois*, *La bombe*

K, etc. (Au total, vous écrirez onze pièces au long de votre « carrière » d'homme de théâtre). Cette dernière pièce sera jouée, mais plus tardivement, sous l'égide de L'Ecole buissonnière, une association très dynamique, fondée en 1950, qui était sise au lycée Daudet et qui a rassemblé enseignants, collégiens et lycéens autour de nombreuses et diverses activités, sportives autant que culturelles durant dix huit ans. Une association dans laquelle vous avez joué un rôle important non seulement en chapeautant toutes ses activités théâtrales mais aussi en assurant le monitorat des émissions radiophoniques animées par les lycéens.

Mais n'anticipons pas et revenons au théâtre. On le constate, votre passion pour cet art s'est manifestée très précocement, revêtant la forme de ce que vous dénommez vous même une vocation. Le terme me fait irrésistiblement penser à Fontenelle qui, entre 1700 et 1740, a exercé les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et qui a dû, dans le cadre de cette fonction, prononcer l'éloge des académiciens décédés durant son secrétariat : à l'Académie des sciences, telle le voulait en effet la coutume. Or dans ces éloges, il présente très souvent l'attirance, elle aussi très précoce, de bon nombre de ces académiciens vers les sciences comme une attirance irrésistible, qui se fait connaître très tôt du futur savant : « Dès qu'il vit des plantes, écrivait-il à propos du botaniste Pitton de Tournefort, il se sentit botaniste », ou sous la forme d'une révélation, comme celle qui frappa le philosophe Malebranche, lorsqu'il découvrit pour la

première fois l'œuvre de Descartes. Dans tous les cas, on assiste chez tous ces jeunes savants à la naissance de ce que l'on peut bien tenir en effet pour une véritable vocation, profane il est vrai, à l'instar de votre propre vocation pour le théâtre qui, elle, ne s'est jamais démentie. A la différence cependant que, alors que la vocation pour les sciences des futurs académiciens était le plus souvent fort mal accueillie par des familles qui souhaitaient pour leurs rejetons des professions plus éclatantes - la profession de savant ne jouissait alors d'aucun prestige -, votre passion pour le théâtre n'a été aucunement contrariée mais bien au contraire sans doute suscitée par un père qui exerçait volontiers un talent de chanteur et qui avait lui-même fait du théâtre.

Et c'est cette passion qui explique pourquoi en 1954, vous choisissez de quitter l'association Théâtre et Culture pour fonder votre propre troupe de théâtre : la fameuse Compagnie des Arènes. Tout a été dit et écrit sur cette compagnie qui, pendant cinquante ans, a fait partie du paysage culturel nîmois, et vous lui avez vous même consacré un ouvrage, *La petite comédie française*, du nom flatteur dont l'avait gratifiée un journaliste allemand, ouvrage qui en narre la chronique, année après année. Chronique de ses nombreuses créations, des acteurs qui ont composé la troupe, chronique de ses succès, de ses voyages en Europe : à Göttingen, à Hanovre, à Varsovie, à Kiev, à Odessa, mais aussi hors de l'Europe, jusqu'à Abu Dhabi, chronique qui se confond en partie avec votre

histoire familiale puisque femme et filles (au nombre de trois) puis petits enfants ont été étroitement associés à l'aventure du début jusqu'à la fin. Votre épouse en effet non seulement interprétait de nombreux rôles dans les pièces que vous mettiez en scène (Iphigénie, Elmire, Elvire ou Lysistrata) mais elle en réalisait les costumes et en peignait les décors.

Cette décision de fonder une troupe de théâtre qui sera jusqu'au bout une troupe d'amateurs au sens fort et noble du terme – l'amateur est celui qui aime – était sans doute une décision personnelle. Mais il me semble que l'on ne peut en saisir toute la signification et toute la portée que si on la situe dans le contexte de la France et de l'Europe d'après la Seconde guerre mondiale. Une période où l'on a assisté à une véritable explosion de la création théâtrale qui s'est traduite par la fondation de nombreuses troupes de théâtre, notamment dans le midi de la France.

1954 : la période est encore celle de l'après guerre qui coïncide, en France mais également dans d'autres pays européens, en Italie notamment, avec la volonté manifestée par de nombreux créateurs, auteurs, metteurs en scène et acteurs de renouveler en profondeur la vie théâtrale. Celle-ci est alors en effet à peu près inexistante : si l'on compte bien cinquante et un théâtres en province, ceux-ci ne sont, selon le mot de Guy Leclerc, que des « coquilles vides », qui n'accueillent aucune troupe permanente et qui ne sont qu'épisodiquement remplies par des tournées, dont les

plus célèbres sont les tournées Barret et Karsenty. A Paris, où la vie théâtrale est tout de même un peu plus riche, au moins sur le plan quantitatif, celle-ci reste néanmoins réservée à un petit nombre de spectateurs qui apprécient essentiellement le théâtre dit de boulevard, c'est-à-dire un théâtre de divertissement, un divertissement qui en outre, en raison du prix souvent élevé des places, est réservé à une minorité de privilégiés. La situation n'est pas alors, il est vrai, véritablement nouvelle. Et dès avant la Seconde guerre mondiale, où la situation était à peu de choses près identique, des hommes de théâtre comme Firmin Gémier ou Jacques Copeau, auquel vient d'être récemment rendu un hommage sous la forme d'un séminaire rassemblant dans sa maison de Bourgogne, les animateurs des troupes théâtrales aujourd'hui les plus prestigieuses, des comédiens célèbres, comme l'acteur de cinéma Pierre-Richard Willm, qui a encouragé et participé à la création du théâtre du peuple à Bussang, dans les Vosges, avaient tenté de faire exister un nouveau théâtre, destiné à toucher un public beaucoup plus large, un théâtre volontiers qualifié de populaire par ses promoteurs et par ses défenseurs, comme Romain Rolland par exemple, qui a ardemment milité en sa faveur. Le terme ne doit pas prêter à confusion et il doit être entendu dans son acception la plus haute. Populaire ne signifiait pas en effet un théâtre destiné, comme certains ont fait semblant de le croire, aux plus déshérités, et/ou à ceux dont la culture demeurerait en friche, et donc un théâtre qui, si cela avait été le cas, aurait pratiqué lui aussi une

forme de discrimination, fût-elle positive ; il ne signifiait pas davantage un théâtre au rabais, un théâtre de moindre qualité. Populaire signifiait au contraire pour ceux qui le défendaient et souhaitaient le faire vivre, et conformément à l'étymologie, un théâtre qui devait s'adresser à tout le peuple, c'est-à-dire un théâtre qui devait s'adresser au plus grand nombre, et attirer ainsi tous ceux qui n'allaient jamais à lui, ce « non public » qui, depuis les grandes heures du théâtre grec, ou encore du théâtre élizabéthain ou shakespearien, ou encore du théâtre de Molière, en avait été progressivement écarté. Un théâtre susceptible d'offrir à tous, selon la formule du critique Régis Messac, « des spectacles beaux, émouvants, artistiques - et aristocratiques ». Populaire et aristocratique, il ne faut voir entre ces deux termes aucune contradiction, pas plus que dans la petite phrase d'Antoine Vitez qui défendra quelques décennies plus tard et selon la même inspiration le principe d'un théâtre « élitare pour tous ». Nul oxymore en effet non plus dans cette formule qui se contente d'exprimer l'exigence impérieuse de recherche de la plus haute qualité pour ce nouveau théâtre qui se voulait en même temps un théâtre vivant, dont les représentations devaient être une fête, un acte de communion joyeuse et non l'un de ces actes solennels et mondains à quoi se réduisaient souvent les représentations théâtrales. Mais pour devenir ainsi (ou redevenir après une longue éclipse) un théâtre véritablement populaire, il devait impérativement se renouveler en profondeur.

Cette volonté de promouvoir un nouveau théâtre - nouveau à la fois par le public qu'il visait, nouveau également par le répertoire, je vais y revenir, nouveau également dans sa volonté de promouvoir de nouvelles mises en scène, de nouveaux dispositifs scéniques de nouveaux décors, bref une nouvelle esthétique théâtrale -, a retrouvé une nouvelle vigueur après la Seconde guerre mondiale, et a été sans doute le plus exemplairement incarnée par Jean Vilar, à partir du moment où il a pris, en 1951, la direction du TNP, tout en présidant aux destinées du festival d'Avignon, qui avait été fondé dès 1947. Jean Vilar, à l'égard de qui vous dites votre admiration, passe en effet à juste titre pour l'un sinon pour le principal héritier de ceux qui déjà avant la guerre, souhaitaient ouvrir un nouveau dialogue avec le grand public, dans le but de rassembler, d'unir non de diviser ou d'opposer. Cette volonté de démocratisation de la pratique théâtrale a trouvé son expression ou a cherché à se réaliser de différentes façons : en abaissant le prix des places, en inventant - je l'ai évoqué déjà rapidement - de nouveaux dispositifs scéniques, et peut-être surtout en proposant une programmation qui faisait la part belle aux grands classiques : le répertoire du TNP accordait en effet une place privilégiée à Molière, à Corneille, à Marivaux, à Musset, dont les œuvres étaient tenues par Vilar, qui portait en même temps à la scène le théâtre de son temps, celui de Ionesco, de Beckett, de Brecht, de Dürrenmatt, pour les pierres angulaires de l'édifice théâtral.

Au même moment, on a assisté dans la région parisienne à la création de nouvelles troupes de théâtre : le théâtre de la commune d'Aubervilliers, dirigé par Gabriel Garran, le théâtre de Gennevilliers, dirigé par Bernard Sobel, les Quartiers d'Ivry, dirigé par Antoine Vitez, le théâtre des Amandiers de Nanterre, dirigé par Pierre Debauche (auquel succédera plus tard Patrice Chéreau) et ce mouvement a touché également la province, sous l'effet de la politique de décentralisation théâtrale impulsée par Jeanne Laurent, alors secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. La plupart de ces troupes seront rapidement transformées en autant de centres dramatiques nationaux. Je cite les plus connues d'entre elles : la Comédie de Saint-Etienne, dirigée par Jean Dasté, le Grenier de Toulouse, co-dirigé par Charles Dullin et Maurice Sarrazin, le Centre Dramatique de l'Ouest, à Rennes, dirigé par Hubert Gignoux (qui a ensuite dirigé le Théâtre national de Strasbourg), Georges Goubert et Guy Parigot, le théâtre du Nouveau Gymnase, à Marseille, dirigé par Antoine Bourseiller, celle de Georges Lavaudan à Grenoble, de Gildas Bourdet à Tourcoing, de Marcel Maréchal à Lyon et de Roger Planchon à Villeurbanne. Ou encore la Comédie de Provence, installée à Aix-en-Provence, dirigée par Gaston Baty ou le festival d'art dramatique de Nancy, dirigé par Jack Lang : la liste n'est pas exhaustive.

Dans les années 1960, André Malraux devient ministre des Affaires culturelles. Sa mission avait été clairement fixée : « rendre accessibles les œuvres capitales de l'humanité,

et d'abord en France, au plus grand nombre possible de français ; assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel et favoriser la création des œuvres de l'art et de l'esprit qui l'enrichissent». Il remet sur le chantier la politique de Jeanne Laurent, ce qui conduira à la création des Maisons de la culture dans tous les départements, à la tête desquelles on trouve essentiellement des responsables de troupe, hommes et femmes de théâtre.

Pour dresser un bilan complet de l'activité théâtrale durant les décennies de l'après-guerre, il faudrait bien sûr évoquer également toutes les troupes qui sont alors fondées dans notre région : celle d'André Benedetto notamment, qui crée la « Nouvelle compagnie d'Avignon », Benedetto qui non seulement a été l'un des créateurs du festival « off » d'Avignon mais qui a été aussi étroitement lié au grand mouvement de renouveau de la langue occitane qui a caractérisé également la période, ou le théâtre du Chêne noir de Gérard Gelas, ou la compagnie de l'Etang de Berre, ou le Théâtre populaire du midi, fondé par Bernard Gauthier.

Les premières décennies de l'après guerre ont donc été une période d'extrême vitalité pour le théâtre. Ce phénomène n'a pas été propre à la France : hors de nos frontières, en Italie avec Giorgio Strehler à Milan, à Londres avec Lawrence Olivier et la Royal Shakespeare Company, à Berlin, avec le Berliner Ensemble de Brecht et Weigel ou avec la troupe de Beno Besson, à Moscou avec Louri Lioubimov,

on constate le même dynamisme, la même créativité. Une vitalité qui ne s'est pas seulement manifestée du côté des directeurs de troupe, des metteurs en scène, ou des acteurs mais qui s'est manifestée également du côté des auteurs avec Sartre, Claudel, Audiberti, Dürrenmatt, un peu Camus, et qui s'est manifestée aussi du côté des spectateurs, dont le rôle a connu lui aussi un renouvellement en profondeur. C'est en effet en liaison avec l'aventure engagée par Jean Vilar au festival d'Avignon et au TNP qu'est créée en 1953 l'association des Amis du théâtre populaire, l'ATP. L'association avait vocation à rassembler les spectateurs désireux de jouer un tout autre rôle que celui qui leur était traditionnellement assigné - celui de se contenter d'assister à un spectacle conçu et animé par d'autres qu'eux - pour devenir à leur façon des acteurs du spectacle, et de « quitter ainsi leur fauteuil », non pas en montant sur la scène, mais en participant à la programmation des spectacles, à leur diffusion, à la promotion de la création théâtrale sous toutes ses formes et en aidant à rassembler le public le plus large possible. Les Amis du Théâtre populaire ambitionnaient ainsi de participer eux aussi au renouvellement du théâtre en instaurant de nouvelles formes de relations avec un public composé désormais de spectateurs actifs. Si Vilar avait conçu le théâtre comme un service public, les ATP avaient à cœur de mettre en retour le public au service du théâtre. Créés à Paris, les ATP essaient rapidement en province en s'inscrivant à leur tour dans le grand élan de décentralisation des activités artistiques précédemment

évoqué. Des ATP sont donc fondées à Lille, à Amiens, à Poitiers. C'est cependant dans le midi de la France que sont créées le plus grand nombre d'ATP. A Nîmes, est ainsi fondée en 1965 l'Association pour le Théâtre populaire (non les Amis du Théâtre populaire) composée de bénévoles, comme Marthe Huard ici présente, qui s'y investissent avec passion. Une association qui n'a cessé depuis sa création d'être particulièrement active et dynamique puisque grâce à elle ont été accueillis dans la ville les plus grands metteurs en scène français, les plus importantes compagnies et les plus importants centres dramatiques, ainsi que les compagnies étrangères les plus renommées. Un peu plus tard, des ATP sont fondées à Alès, à Uzès et à Vauvert.

Cette volonté commune de renouveler en profondeur la pratique théâtrale n'a pas signifié cependant on le sait une parfaite unanimité, pas plus qu'elle n'a signifié des rapports toujours idylliques entre tous ceux qui participaient à l'aventure, une aventure qui n'est pas allée de fait sans différences de points de vue, divergences, voire désaccords plus ou moins profonds concernant la fonction exacte du théâtre, la place qu'il convenait d'accorder aux auteurs contemporains, la scénographie, le jeu des acteurs, le rapport à la politique et des débats de fond divisaient également un monde beaucoup moins consensuel que mon récit, forcément elliptique, ne le laisse à penser. Mais mon but n'est pas de retracer en quelques minutes la complète

et véridique histoire du théâtre en France en général et à Nîmes en particulier dans les décennies de l'après guerre. Mon but est seulement de rappeler que la création et la longue existence de la Compagnie des Arènes a pris place au sein d'un vaste mouvement qui s'efforçait de faire vivre le théâtre en France autrement que sous la forme d'un divertissement mondain et superficiel. Car vous avez bien été partie prenante de ce mouvement, puisque vous expliquiez dans votre brève préface à l'édition de votre pièce, *La bombe K*, que vous souhaitiez vous adresser, je vous cite, « au grand public ... qui ne va plus au théâtre, parce que c'est trop cher, et trop distant ... jamais sincèrement populaire ». Partie prenante de ce mouvement également en raison de votre appartenance aux ATP - vous avez fait partie, si mes informations sont exactes, de son conseil d'administration - et vous en avez été, je vous cite, « un fidèle soutien » (même si, ajoutez-vous cependant, « ses programmes me paraissaient médiocres ou débiles »). Et vous avez même joué un spectacle sous le signe des ATP. A preuve également votre choix d'un répertoire qui faisait la part belle aux grands classiques, aux pièces de Molière notamment mais aussi à Shakespeare, Beaumarchais, Goldoni, Musset, Giraudoux ou Lorca, ou à des adaptations d'Aristophane : *L'Assemblée des Femmes*, *Lysistrata*, *Ploutos et les Oiseaux*, *Les Grenouilles sauvent la Paix* ; ou de Rabelais, *La Folie de Gargantua* ; ou à Michelet et à quelques historiens postérieurs : ainsi avec *Le jour de gloire est arrivé*, vous avez célébré à Nîmes le Bicentenaire de la Révolution de 89.

A preuve tout autant votre volonté de porter la bonne parole théâtrale dans de nombreuses villes et villages du Gard et dans l'Hérault, à Lunel, Lodève, Marsillargues, Bagnols, Uzès, voire dans de nombreux villages des Cévennes, à Saint Jean du Gard, Lanuéjols ou Dourbie, accomplissant ainsi très concrètement un acte de décentralisation véritable, témoignant de votre volonté de toucher le public le plus large possible. Vous avez même durant des années proposé à Nîmes, à l'occasion de chaque feria, dont la vocation culturelle ne possède pas véritablement à mes yeux un caractère d'évidence, une représentation théâtrale, dans le but peut-être de lui insuffler un supplément d'âme !

Il est certain toutefois que votre participation à ce grand mouvement de renouveau de l'activité théâtrale a été plus effective que proclamatrice. Vous n'avez en effet jamais véritablement théorisé, sinon en passant, à propos des objectifs que vous poursuiviez en vous engageant dans l'aventure de la Compagnie des Arènes. Vous vous êtes contenté de définir ces objectifs de façon très discrète car pour vous et vos compagnons d'aventure, la passion du théâtre était vécue de façon essentiellement subjective puisqu'elle était, avouez-vous, « comme une drogue, qui nous dédoublait, nous faisait vivre une autre vie, en communiquant à nos publics notre enthousiasme et notre bonheur ». Et que vous trouviez surtout, je vous cite encore, « grisant de métamorphoser un texte muet en spectacle ; de créer, à coups de veilles et de répétitions,

un monde totalement artificiel, mais qui finit par sembler plus brillant, plus sonore, plus parfait que le vrai, sans platitudes ni temps morts ; d'entrer tout vivant dans un personnage ». Toutefois, sur le plan au moins de l'écriture théâtrale, vous n'avez pas hésité à vous inspirer parfois de l'actualité et des conflits de notre temps pour composer plusieurs comédies, notamment *Les Petites Bornes*, *La Bombe K*, *La Correction* au mois de mai 68, *Numéro-Suicide*.

Enfin, ce rapide panorama de votre intense activité ne serait pas complet si je n'ajoutais pas que votre passion pour le théâtre, aussi vive qu'elle ait été, n'a jamais été exclusive, puisque vous avez également exercé durant plusieurs années la fonction de critique de cinéma dans les colonnes du *Midi Libre* ainsi que de chroniqueur dans ce même journal.

Ainsi se confirme indiscutablement le jugement de Christian Liger : vous avez bien été durant plus de cinquante ans à Nîmes un phénomène sociologique, omniprésent dans la vie culturelle de la cité que vous avez animée et entretenue avec une constance et un dynamisme jamais démentis. Ce dont on ne peut que vous remercier.

Et, puisque c'est à moi maintenant de me présenter, je dois avouer que je ne peux guère hélas prétendre rivaliser avec vous en ce qui concerne votre engagement au service du théâtre, je dois au contraire confesser que même enfant ou adolescente, je n'ai jamais mis les pieds sur une scène de

théâtre, que je n'ai jamais tenté d'interpréter le moindre rôle et que je n'ai par conséquent ni passé ni certainement aucun avenir en ce domaine : votre succession à l'Académie est sur ce plan bien mal assurée ! mais d'autres, n'en doutons pas, prendront la relève. J'ai cependant tout de même avec vous un point commun, celui d'avoir exercé pendant de nombreuses années la profession d'enseignante.

Mais avant cependant d'évoquer maintenant plus en détail mon propre parcours et d'exposer ce qui, dans ce parcours, peut justifier ma présence parmi vous, je veux dire à quel point je mesure à sa juste valeur l'honneur que vous me faites, Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire Perpétuel, mesdames les académiciennes et messieurs les académiciens, de me recevoir dans cette académie. Il ne peut être considéré en effet comme banal d'être accueillie dans l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses institutions nîmoises et même nationales puisque l'Académie de Nîmes est la troisième, après celle d'Arles (1669) et celle de Soissons (1674) à avoir été fondée en province, et autorisée par lettres-patentes du roi Louis XIV, à la fin du XVII^e siècle, en 1682, alors que la plupart des autres grandes académies de province ne seront fondées et leurs privilèges attribués qu'au XVIII^e siècle, (comme on le sait depuis le grand ouvrage que mon collègue et ami, l'historien Daniel Roche, a consacré aux académies et aux académiciens provinciaux). Et je me réjouis doublement d'y être accueillie.

Je m'en réjouis d'abord parce que, ainsi que vient de le rappeler le président Robert Chamboredon, je suis née dans cette ville, que j'ai quittée pendant trente ans pour y revenir, en 2006, un peu avant la cessation de mon activité d'enseignante à l'Université de Nancy (dite aujourd'hui université de Lorraine). Jeune nîmoise, je n'avais jamais imaginé un instant que je serai aujourd'hui appelée à siéger dans ce qui passait à mes yeux pour un lieu réservé à des êtres exceptionnels, peuplé de figures quasi mythologiques. Mais je m'en réjouis également et surtout parce que - et ceci finalement explique peut-être cela - la plus grande partie de mes travaux de recherche et de mes publications a porté et continue à porter précisément sur ces structures particulières de sociabilité savante que sont les académies. Non pas bien sûr sur toutes les académies, depuis leur naissance jusqu'à aujourd'hui, mais plus particulièrement les académies qui ont été fondées en France à partir des premières décennies du XVII^e siècle, qu'il s'agisse des grandes académies d'Etat, et notamment de l'Académie française, fondée en 1635 par Louis XIII à l'instigation de Richelieu, et surtout et plus encore de l'Académie des sciences, fondée en 1666 par Louis XIV à l'instigation cette fois de Colbert, sur laquelle portent plus précisément mes travaux, j'y reviendrai. En un mot, nîmoise et spécialiste de l'histoire des académies à l'époque moderne, je suis en mesure d'apprécier pleinement le prix d'une élection dont je me réjouis d'autant plus qu'elle va me permettre enfin étudier *in vivo* les moeurs et les pratiques de *l'homo academicus* !

Née à Nîmes, j'ai donc vécu dans cette ville jusque dans les années 1980. J'y ai été élève de l'école élémentaire de la rue des Bénédictins, devenue ultérieurement école Marie Soboul, qui était alors (elle l'est toujours sans doute) une école d'application de l'Ecole normale de jeunes filles qui était installée rue Meynier de Salinelles, dans un parc enchanteur qui en faisait à mes yeux un lieu d'élection. Dans cette école, j'ai eu la chance d'avoir pour première enseignante une jeune institutrice de grand talent, remarquable pédagogue, mademoiselle Lenzi, dont je n'ai jamais connu le prénom, à qui je tiens à rendre hommage aujourd'hui car elle a sans aucun doute éveillé et encouragé mon goût pour l'étude et le savoir, suscité ma curiosité intellectuelle tout en scellant d'emblée ma vocation : moi aussi, je serai institutrice, comme elle ! Puis c'est le Cours Complémentaire de jeunes filles (il n'existe plus de cours complémentaires depuis la réforme Haby de 1975 créant le collège unique) de la place de la Révolution, puis le lycée Feuchères, puis enfin l'Université Paul Valéry de Montpellier, pour des études de philosophie, sanctionnées par une maîtrise, consacrée à « L'épistémologie historique de Gaston Bachelard ». J'enseigne la philosophie comme maîtresse auxiliaire dans différents lycées de l'Académie de Montpellier, à Nîmes, notamment, au lycée ex Montaury (où je fais la connaissance de notre président) puis, suite à mon mariage avec l'historien Claude Mazauric, je quitte Nîmes pour Paris, puis pour Rouen où j'entreprends la rédaction d'une thèse de philosophie tout en passant

enfin, mieux vaut tard que jamais, les fameux concours de l'enseignement secondaire, CAPES puis agrégation. Je soutiens cette thèse en 1994, à la suite de quoi je suis élue maître de conférences à l'Université de Rouen en 1996, puis après une soutenance d'habilitation, je suis élue professeur à l'Université de Nancy 2 en 1999, où j'exerce cette fonction jusqu'à ma retraite en 2010. Nancy qui, par parenthèse, possède elle aussi une académie renommée (à laquelle j'ai consacré un article), l'Académie de Stanislas, fondée sous le nom de Société royale des Sciences et Belles Lettres de Nancy, par le roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, mais en 1750 seulement, et donc beaucoup plus tardivement que l'académie de Nîmes, qui a sur elle une bonne longueur d'avance.

Ce parcours classique pour une universitaire n'a rien que de très ordinaire et ne mérite guère de faire l'objet de longs commentaires. Il me paraît par conséquent plus important de vous présenter le contenu de mes travaux, qui vont nous ramener à l'Académie de Nîmes et à son histoire.

C'est à l'occasion de la rédaction de ma thèse, consacrée aux *Conférences du Bureau d'Adresse de Théophraste Renaudot* et dirigée par le grand historien de la philosophie Olivier Bloch, - c'est lui qui m'a proposé ce sujet de recherche un peu insolite - que je me suis engagée résolument dans la voie de l'histoire des sciences, sans tourner pour autant le dos à la philosophie - l'histoire des sciences est inséparable de l'histoire de la philosophie - et que j'ai commencé à m'intéresser aux académies,

dont l'histoire est étroitement liée à la naissance de ce que l'on appelle la « science moderne », naissance datée habituellement de la publication du *De revolutionibus* de Copernic en 1543 et dont le développement ultérieur est scandé par les noms de Kepler, de Galilée, de Descartes, de Gassendi, de Pascal, de Huygens, etc. En Italie d'abord, on a vu ainsi, depuis le XV^e siècle, se créer puis se multiplier de nouvelles structures dites de sociabilité savante, qui se sont elles-mêmes baptisées « académies » en référence à l'Académie de Platon, dans le but déclaré de faire exister, à l'écart des universités, jugées sclérosées, des lieux nouveaux de diffusion, de communication et d'élaboration du savoir. En France, qui suit le mouvement avec un peu de retard, ce n'est qu'à partir du début du XVII^e siècle que sont fondées à Paris d'abord, puis plus tardivement en province, de nombreuses académies privées, qui n'ont d'abord aucune existence officielle, ni de règlement en forme, où se réunissent tous les « curieux », les lettrés, les érudits, les « beaux esprits » comme ils se nommaient eux-mêmes et qui constituent autant de lieux de rencontre, d'échanges et de débats dans la conviction que ces échanges sont indispensables aux progrès du savoir : c'est d'ailleurs à partir du cercle informel de lettrés qui se réunissaient autour de l'un des secrétaires du roi, Valentin Conrart, qu'a été créée l'Académie française. Les Conférences du Bureau d'Adresse étaient précisément l'une de ces académies, avec le Cabinet des frères Dupuy, l'Académie du père Mersenne, puis un peu plus tard l'Académie

Bourdelot, l'académie de Montmor, etc., qui ont marqué l'histoire de la vie académique dans la première moitié du XVII^e siècle et précédé la fondation en 1666 de l'Académie des sciences.

Et tous les savants qui ont participé à la naissance de la science moderne ont fréquenté ces académies, ont été au moins en relation épistolaire avec leurs animateurs. La naissance de la science moderne, qui s'est constituée en rupture avec celle que continuaient à enseigner les universités et les collèges, la science d'Aristote pour la physique, celle de Ptolémée pour l'astronomie, celle de Galien pour la médecine, est donc bien inséparable de l'histoire du mouvement académique. La création de l'Académie des sciences en France confirmera ce lien étroit puisque l'essentiel de la science qui s'invente durant le XVIII^e siècle, s'invente par les savants membres de l'Académie des sciences, dont le prestige et le rôle ne commenceront à être ébranlés que durant les années précédant la Révolution qui supprimera les académies avec leurs privilèges, mais créera les grands établissements scientifiques de l'époque contemporaine. La situation a été peu ou prou identique dans toute l'Europe, avec la création en 1662 de la Royal Society à Londres, ou de l'Académie des sciences de Berlin, qui a été fondée par un français, Maupertuis, mais au début du XVIII^e siècle seulement.

M'intéresser à ces académies, et à leurs travaux, et aux savoirs qu'elles ont produit, c'était donc pour moi m'intéresser à un nouvel objet d'étude, l'histoire des

sciences, sans cesser pour autant de m'inscrire dans le champ de la philosophie, - sciences et philosophie sont alors, je l'ai dit, inséparables -, et tout en replaçant cette histoire dans le champ complexe de l'histoire générale. L'objet de mes recherches s'est donc finalement constitué au carrefour de trois disciplines : la philosophie, l'histoire (au sens de l'histoire que l'on appelle générale) et les sciences. La philosophie correspondait à ma formation universitaire. Je me suis formée à l'histoire, indispensable à la contextualisation, comme on dit, de la pensée philosophique et scientifique, avec le concours éclairé de mon époux, lui même historien de la Révolution française, grâce à qui je suis entrée dans la proximité d'historiens et de philosophes réputés, français et étrangers, mon époux qui considérait qu'en bonne philosophe tournée de préférence vers l'abstraction, j'étais beaucoup trop indifférente à la chronologie et aux mises en contexte, et qui m'a incité à truffer mes travaux de références historiques, - ce à quoi désormais je m'applique ! - et en ce qui concerne les sciences, j'ai exploité les connaissances que j'avais acquises au lycée puis en partie à l'université. En résumé, l'essentiel de mes travaux a donc concerné et concerne toujours l'histoire des sciences à l'époque moderne, plus particulièrement en liaison avec l'histoire des académies, envisagées dans leur rapport avec le mouvement de la pensée scientifique, lui-même replacé dans son contexte historique.

Je me dois également de préciser que j'ai été forcément conduite dans le cadre de ces travaux à m'intéresser plus particulièrement à l'histoire de l'académie de Nîmes, notamment à l'occasion du grand colloque qui a été organisé en 2003 par la Fédération pour l'Institut Séguier, dont madame Christiane Lassalle, alors secrétaire perpétuelle de l'Académie de Nîmes, assurait le secrétariat et dont les actes ont été rassemblés et publiés par Gabriel Audisio et François Pugnère, colloque qui était consacré à « Jean François Séguier. Un nîmois dans l'Europe des Lumières » et, beaucoup plus récemment, en octobre dernier, j'ai eu à nouveau l'occasion de retracer l'histoire de l'Académie de Nîmes dans le cadre d'un colloque organisé à et par l'Académie de Lyon, et qui avait pour objet les rapports entretenus par Condorcet avec les académies de province. Enfin, depuis plus près de quinze ans, je suis membre du CTHS, le Comité des travaux historiques et scientifiques, qui relève, comme institution d'Etat, du Ministère de l'Education et de la Recherche, et dont je préside la section des Sciences, histoire des sciences et des techniques et de l'archéologie industrielle. Le CTHS, est-il besoin de le rappeler, a été fondé en 1834 par notre compatriote François Guizot, qui lui avait assigné la mission de favoriser le développement des activités des sociétés savantes. Mon appartenance à cette institution est donc pour moi une façon supplémentaire d'avoir partie liée avec l'activité savante académique.

Dans sa physique, Aristote, dont j'évoquais l'œuvre il y a quelques instants, faisait jouer un rôle très important à la notion de « lieu naturel ». Le lieu naturel d'un corps était selon lui le lieu vers lequel il tendait spontanément, parce que ce lieu était conforme à sa nature, et une fois qu'il l'occupait, on ne pouvait l'en chasser que par violence : l'Académie de Nîmes serait-elle donc mon « lieu naturel » ? Très probablement oui, et vous comprendrez donc que je me réjouisse vivement de rejoindre l'une de ces institutions dont j'ai d'abord disséqué le mode de fonctionnement grâce aux sources qu'elles ont laissé derrière elles, avant d'être maintenant en mesure de découvrir ce mode de fonctionnement de l'intérieur : pour cette occasion qui m'est donnée, croyez à ma gratitude et soyez toutes et tous remerciés.

* *

*

Achevé d'imprimer en décembre 2014
sur les presses de Mondial Livre
8, rue de Berne - 30000 Nîmes

Dépôt légal : 3^e trimestre 2014